



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

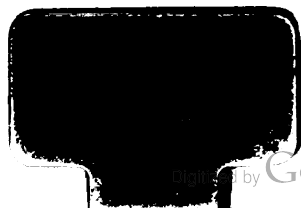
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





2/- B ad² 287.

CERBÈRE

ÉTUDE DE MYTHOLOGIE COMPARÉE

PAR

J. VAN DEN GHEYN, S. J.

7 ← Extrait de la Revue *Précis historiques*, 1883.



BRUXELLES

ALFRED VROMANT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

3, RUE DE LA CHAPELLE 3,

1883

9215. 4200 d. 3.

CERBÈRE

ÉTUDE DE MYTHOLOGIE COMPARÉE

Parmi les quelques souvenirs mythologiques que nous laissent les études classiques, la légende de Cerbère, du terrible gardien des enfers, est un de ceux qui survivent généralement au naufrage, où sombre hélas ! au sortir du collège, la maigre cargaison scientifique qu'on y amasse. Qui ne se rappelle le chien-serpent, l'animal à trois têtes, qui veille nuit et jour à l'entrée du royaume de Pluton, menaçant de sa triple gueule les ombres qui veulent en sortir ou les hommes qui voudraient y entrer avant leur mort ?

Grâce à la métaphore, le nom même du monstre s'est naturalisé parmi nous et Cerbère est devenu pour ainsi dire un moderne, un contemporain. A qui n'arrive-t-il pas, dans un moment d'impatience, de lancer cette appellation, comme une injure, à la tête du trop incorruptible gardien d'une consigne sévère ? Déjà Marot, dans ses poésies, désigne ainsi le geôlier de la prison :

Si rencontrai *Cerberus* à la porte,
Lequel dressa ses trois têtes en hault,
A tout le moins une... qui trois en vault.

Et La Fontaine a pu qualifier de ce nom, qui semblait le privilège exclusif des chiens de garde et des portiers insolents, l'un des personnages de sa charmante fable : *Le Chat et le vieux Rat*, et nous dire

Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde.

Mais si tout le monde connaît parfaitement le nom de Cerbère, bien peu de personnes, même parmi les humanistes, se sont rendu compte de l'origine du mythe infernal, de sa signification primitive

chez les premiers ancêtres de notre race. Il y a là cependant des recherches intéressantes à faire, des rapprochements curieux à établir, et qui ne sont pas sans importance pour la connaissance approfondie de l'antiquité classique. Aujourd'hui surtout, en présence des développements considérables qu'a pris, en Europe, l'étude de la mythologie comparative, on ne peut ignorer les principaux résultats de cette science, on ne peut du moins rester complètement étranger à sa méthode et à ses progrès.

Pour cela, rien de plus avantageux que l'examen attentif d'une légende en particulier : et à cet égard, le *Mythe de Cerbère*, qui appartient à un cycle complet, nous offrira un sujet d'études plus instructif et plus fécond qu'aucun autre.

Avant de rechercher le sens primitif et la provenance originelle de la légende, il convient d'en esquisser les traits principaux d'après les monuments des littératures anciennes.

I

LE MYTHE DE CERBÈRE DANS LES LITTÉRATURES ANCIENNES.

§ 1. — CERBÈRE CHEZ LES ROMAINS.

C'est grâce à Virgile que l'inexorable gardien des enfers a conquis parmi nous sa popularité. Le poète latin en parle trois fois en termes caractéristiques : d'abord, dans l'épisode d'Orphée et d'Eurydice ; puis, dans un passage de son petit poème du *Culex*, et enfin, plus longuement, à l'occasion de la descente d'Énée au royaume de Pluton.

La première mention est peu significative. A la vue d'Eurydice qui, par un privilège unique, revient à la lumière du jour, Cerbère retient dans sa triple gueule ses aboiements formidables

..... tenuitque inhians tria Cerberus ora (1).

On connaît le sujet du *Culex*. Un bienfaisant moucheron a sauvé en le piquant à l'œil un berger menacé pendant son sommeil par un

(1) *Georg.* IV, v. 483.

horrible serpent. Dans le premier mouvement de sa colère, le pâtre a écrasé son sauveur. Mais, la nuit suivante, l'insecte apparaît au berger pour réclamer de lui la sépulture. Il décrit tous les monstres de l'enfer et parmi eux Cerbère, dont les hurlements cruels ne cessent jamais : il a vu le cou du terrible chien hérissé de serpents entrelacés, il a vu ses yeux injectés de sang et de feu.

Cerberus et diris flagrat latratibus ora,
Anguibus hinc atque hinc horrent cui colla reflexis,
Sanguineumque micant ardorem luminis orbes (1).

Au VI^e chant de l'Énéide, Virgile nous dépeint ainsi le portier des enfers : « C'est là que, couché dans un antre, sur la rive opposée du Styx, le gigantesque Cerbère fait retentir l'empire des morts de ses aboiements sortis d'une triple gueule. A la vue des serpents qui se dressent sur sa tête, la Sibylle lui jette un gâteau soporifique composé de miel et de pavots. Le monstre affamé ouvre ses trois gueules et saisit sa proie. Aussitôt il laisse retomber son immense croupe, s'étend sur le sol et remplit de son vaste corps toute l'étendue de son antre. »

Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Personat, adverso recubans immanis in antro.
Cui vates, horrere videns jam colla colubris,
Melle soporatam et medicatis frugibus offam
Objicit : ille, fame rabida tria guttura pandens,
Corripit objectam, atque immania terga resolvit
Fusus humi, totoque ingens extenditur antro (2).

Nous avons ici tous les traits de Cerbère. C'est un monstre gigantesque, *Cerberus ingens*. Ses hurlements qui font trembler l'Érète sortent d'une triple gueule, *latratu trifauci*. Il est couché dans un antre que son immense corps remplit tout entier, *immanis*. Ses trois têtes de chien surmontent un cou de serpent qui se hérisse devant la proie, *horrere jam colla colubris*. Ce dernier détail paraît emprunté à Apollodore, d'après lequel Cerbère aurait trois têtes de chien, une queue de dragon et, adaptées à son dos, des têtes de serpents de diverses espèces (3).

(1) *Culex*, v. 220-223. — (2) *Énéide*, VI, v. 417-424. — (3) *Biblioth. mytholog.*, II, 5, 12.

Voilà ce que la poésie latine nous offre de plus complet au sujet de Cerbère. Si d'autres auteurs, Ovide, Horace, Sénèque et Stace font de loin en loin quelque allusion aux trois têtes et au triple dard du gardien du Tartare, à ses cris effroyables et aux serpents dont il est hérissé, ils n'ajoutent presque rien à la légende, telle qu'elle se trouve dans Virgile (1). Dès lors le mythe était définitivement constitué et tous ses éléments nettement fixés.

Comme on pouvait s'y attendre, le Cerbère de l'épopée latine est un emprunt fait à la mythologie grecque, dont l'influence sur l'Italie, à Rome comme chez les Étrusques, est très visible, surtout en ce qui concerne les idées du monde souterrain. Les croyances du vieux Latium et de la Grèce antique se ressemblent ici plus que partout ailleurs. « Cette influence, dit Preller, est due sans doute au culte de Cumès. La renommée de ce culte s'était répandue dans toute l'Italie, grâce à la légende ulyssienne de l'évocation des morts et au fameux oracle du lac Avernè » (2).

C'est donc à la Grèce qu'il nous faudra recourir pour obtenir des données plus anciennes sur le mythe de Cerbère.

§ 2. — CERBÈRE CHEZ LES GRECS.

Il semble qu'il n'y a qu'à ouvrir les poèmes d'Homère pour y retrouver Cerbère dans la fameuse évocation des ombres au pays des

(1) A un endroit (liv. II, od. 13) Horace donne à Cerbère cent têtes, *demittit atras bellua centiceps aures*, et ailleurs (liv. I, ode 19) trois seulement, *trilingui ore*. — Sénèque, dans l'*Hercule furieux*, Acte III, v. 783-800, fait une longue description, qu'il est inutile de citer après celle de Virgile, qui a probablement servi de modèle ou mieux de canevas pour l'amplification du tragique. Un détail à noter pourtant, c'est le caractère ophidien de Cerbère clairement tracé par Sénèque, il le nomme *longus draco*. On retrouve aussi les serpents qui hérissent la tête de Cerbère et lui servent pour ainsi dire de crinière, *sordidum tabo caput lambunt colubræ ; viperis horrent jubæ... attollit hirtas angue vibrato comas*. — Stace (*Thébaïde*, liv. II, v. 25-32) a quelques traits originaux comme celui du poison qui gonfle le cou du monstre, *nigra tumelat colla minax* et celui de sa cruauté pour les téméraires qui oseraient franchir le seuil du royaume des morts, *sævus et intranti populo*. — Voir aussi Ovide, *Met.*, VII, v. 413 ; IX, v. 185.

(2) *Les Dieux de l'ancienne Rome*, p. 320.

Cimmériens (1). Mais en parcourant le XI^e chant de l'Odyssée on éprouve quelque déception. La riche mythologie du chantre d'Achille et d'Ulysse paraît ne pas connaître le nom de Cerbère; du moins il ne le prononce pas une seule fois. Pourtant le *chien des enfers* lui est certainement connu. Homère sait les exploits d'Hercule, et comment, sur l'ordre de Mercure, le héros alla enchaîner le monstre au fond du Tartare. Par deux fois, Homère fait allusion à ce grand œuvre du fils d'Alcmène (2); mais il ne donne point de nom au monstre infernal. Dans l'Odyssée, il dit simplement *κύνα*, le *chien*; dans l'Iliade, il spécifie davantage et l'appelle *κύνα Ἀΐδαο*, le chien d'Hadès.

Homère garde le même silence sur les attributs de Cerbère et sur ses caractères physiques. Pour M. Pierron, ce serait « un chien fait comme un autre, mais de taille gigantesque ou tout au moins d'une force et d'une férocité particulière » (3). Homère devait le penser également, car il ne fait mentionner à Minerve aucun des autres travaux d'Hercule; et s'il suffit à la déesse de rappeler l'enlèvement de Cerbère, c'est que ce danger a été le plus terrible de tous ceux dont elle a dû préserver Hercule. Il y a plus; dans l'Odyssée, le poète affirme clairement que ce fut l'exploit le plus périlleux que le héros a dû accomplir:

. οὐ γὰρ ἔτ' ἄλλον
 τράζετο τοῦδ' ἔγ' μοι χαλεπώτερον εἶναι ἄεθλον (4).

A part ces allusions vagues et générales, Homère semble ignorer les détails du mythe de Cerbère. Le silence du rhapsode peut recevoir une explication très naturelle. Homère chante la mythologie des peuples ioniens; or, nous savons que la légende de Cerbère a eu son principal développement dans le rameau dorien de la race hellénique. Voilà pourquoi nous devons nous adresser à Hésiode, le poète béotien d'Ascrée, si nous voulons avoir une histoire complète du *chien d'Hadès*. Et ici nous entrons dans un tout autre ordre d'idées.

Hésiode raconte d'abord la naissance de Cerbère. Il eut pour père

(1) *Odyssée*, ch. XI. Quelques auteurs au lieu de *Κιμμερίων* lisent *Κερβερίων* ou *Κερβερίων*; mais ces leçons sont fautives et malavisées.

(2) *Odyssée*, XI, v. 623; *Iliade*, VIII, v. 368.

(3) *L'Iliade d'Homère*, par Alexis Pierron, t. I, p. 291.

(4) *Odyssée*, XI, v. 623, 624.

Typhaon, un des vents les plus violents et les plus redoutés, et pour mère *Echidna*, le monstre le plus horrible que virent jamais les hommes mortels et les dieux immortels,

. . . ἄλλο πέλωρον, ἀμήχανον, οὐδὲν ἑοικὸς
 Σνητοῖς ἀνθρώποις, οὐτ' ἀθανάτοισι θεοῖσι (1).

C'est ainsi que le poète s'exprime. *Echidna* est moitié nymphe. moitié serpent : dragon gigantesque, affreux à voir, se nourrissant de chairs crues.

Ἡμισυ μὲν νύμφιον, ἐλικώπιδα, . . .
 Ἡμισυ δ' αὖτε πέλωρον ὄφιν, δεινὸν τε μέγαν τε
 ποικίλον, ὤμηστέην . . . (2).

Cerbère hérita des grâces maternelles, et renchérit encore sur elles. C'est, écrit Hésiode, un chien géant, κύνα ἀμήχανον, d'une taille immense, οὔτι φατειὸν, il est anthropophage, ὤμηστέην. Sa voix retentit comme l'airain, χαλκεόφωνον, il a cinquante têtes, πεντηκοντοκάρηνον, et son impudence n'a d'égale que sa force, ἀναιδέα κρατερόν τε (3).

Il importe de faire observer que les aimables parents de Cerbère mirent au monde d'autres êtres fabuleux. Cerbère a pour frère aîné le chien *Orthos* ou *Orthros* (4), qui fut préposé à la garde des bœufs de *Géryon* et qui trouvera la mort en les défendant contre *Alcide* qui voulait s'en emparer. Cerbère eut encore pour congénères l'abominable *hydre de Lerne*, λύγρ' εἰδυῖαν, comme dit Hésiode (5); la *Chimère*, qui à son tour produisit le *Sphinx* pour le malheur de la maison de *Cadmus*, Καδμείοισιν ὄλεθρον (6), et le *lion de Némée*, la terreur des hommes, πῆμ' ἀνθρώποις (7).

Inutile, pour le moment, d'insister sur cette généalogie. Mais ce qu'il faut dès maintenant relever, c'est que tous les êtres malfaisants dont *Hercule* purgea la Grèce se retrouvent ici, issus du même sang que Cerbère. Cette donnée, que *Max Müller* a soigneusement notée, jette

(1) *Théogonie*, v. 310-313. — (2) *Ibid.*, v. 295 et 296. — (3) *Ibid.*, v. 298-300.

(4) Les anciennes éditions d'Hésiode portent Ὀρθος. Les mythologues modernes ont fait changer cette leçon en Ὀρθρος, qui signifie *aurora*, pour faciliter leurs vues théoriques sur le mythe qui nous occupe.

(5) V. 314. — (6) V. 326. — (7) V. 329.

une vive lumière sur la signification primitive de la légende (1). Par là même, le mythe de Cerbère se rattache intimement à ceux de *Géryon*, de *Cacus* et de *Bellerophon*, si complètement étudiés par les maîtres de la science mythologique (2).

Hésiode, après avoir donné la généalogie de Cerbère, esquisse à un autre endroit ses fonctions dans le séjour ténébreux. « Devant les portes du palais du puissant Hadès et de la redoutable Perséphonè veille ce chien terrible et cruel. Par le plus odieux des stratagèmes, il caresse de la queue et des oreilles tous ceux qui entrent dans le royaume souterrain. Mais essayez d'en sortir, il est là qui vous guette, prêt à dévorer tous ceux qu'il aura surpris dans leur vaine tentative de sortir de la demeure du puissant Hadès et de la redoutable Perséphonè. »

. . . Δεινὸς δὲ κύων προπάροιθε φυλάσσει,
 ἡλκίης, τέχνην δὲ κακὴν ἔχει. Ἐς μὲν ἰόντας
 σαίνει ὁμῶς οὐρῇ τε καὶ οὐασιν ἀμφοτέρωσιν·
 ἐξελθεῖν δ' οὐκ αὖτις ἔα πάλιν, ἀλλὰ δοκεύων
 ἐσθίει ὃν κε λάβῃσι πυλίων ἔκτοσθεν ἰόντα
 ἰφθιμου τ' Ἀΐδεω καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης (3).

Dans ces vers, Hésiode a résumé les traditions populaires de la Grèce primitive sur Cerbère. Les écrivains postérieurs ne feront guère que répéter les idées du chantre d'Ascrée. Arrêtons-nous un instant au Cerbère de Sophocle et d'Euripide.

Dans *Œdipe à Colone*, le chœur, en invoquant les divinités infernales au pouvoir desquelles le malheureux roi de Thèbes sera bientôt livré, s'adresse aussi à Cerbère, « à cet animal invincible que l'on dit couché devant les portes hospitalières, à cet indomptable gardien que la renommée fait aboyer au fond des antres d'Hadès... »

ὦ χθόνιαί θεαί, σώμα τ' ἀνικάτου
 θηρὸς, ὃν ἐν πύλαισι
 φασὶ πολυξένοισι
 εἴνᾳσθαι, κνυᾶσθαι τ' ἐξ ἄντρων
 ἀδάματον φύλακα παρ' Ἀΐδα
 λόγος αἰὲν ἔχει (4).

(1) *Essays von Max Müller*, t. II, p. 165.

(2) Baron J. de Witte, *Étude du mythe de Géryon*. — M. Bréal, *Hercule et Cacus* dans *Mélanges de mythologie et de linguistique*. — Max Müller, *Bellerophon* dans *Essays*, t. II, pp. 153-168.

(3) *Théogonie*, v. 769-774. — (4) V. 1568-1571.

Vient ensuite une apostrophe à la Mort, enfant de la Terre et du Tartare, ὦ Γᾶς παῖ καὶ Ταρτάρου. Brunk rapporte cette appellation à Cerbère et croit ce passage en désaccord avec la généalogie d'Hésiode et avec celle de Sophocle lui-même. Dans ses *Trachiniennes* (1), le grand tragique fait raconter par Hercule la lutte avec Cerbère qu'il nomme le chien d'Hadès, monstre invincible à trois têtes, nourrisson de la terrible Echidna. L'erreur du savant commentateur allemand provient d'une leçon différente, qui n'a guère de probabilité.

Dans l'*Hercule furieux* d'Euripide (2), Alcide dit qu'il est descendu aux enfers par la bouche du promontoire de Ténare et qu'il est allé chez les morts pour ramener au jour le gardien des enfers, le chien à trois têtes. Nous aurons à revenir sur les vers consacrés par Euripide à Géryon et à l'hydre de Lerne, quand nous analyserons le mythe de Cerbère.

On le voit, les deux mythologies, celle de la Grèce et celle de l'Italie, sont d'accord pour faire de Cerbère le gardien du séjour de Pluton. Au fond de toutes les descriptions demeure toujours l'idée d'un dragon monstrueux, fantastique, d'un serpent à plusieurs têtes, et nous verrons bientôt que c'est là très probablement l'idée première du mythe, modifiée ensuite à l'infini. Il y a aussi certaines divergences de détail, qui tiennent précisément à la nature flottante et incertaine des croyances populaires. Ainsi, par exemple, chez Hésiode, le monstre a cinquante têtes qui se réduisent à trois chez Virgile; pourtant les Grecs aussi le qualifient de τρικέφαλος et de τρισώματος, qui a trois têtes, qui a trois corps.

A côté des documents littéraires, il faut consulter les représentations plastiques du mythe de Cerbère. Très souvent, la légende se greffe sur un monument figuratif mal compris (3). Il est vrai que ce n'est pas le cas cette fois; encore sera-t-il bon de constater si l'art et la poésie se sont rencontrés dans une expression identique, d'autant plus que Visconti et après lui Rich, l'auteur du *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques*, ont donné du mythe de Cerbère une interprétation basée sur l'examen des monuments. On trouve fréquemment sur les marbres

(1) V. 1109. — (2) V. 22 et 1279-1282.

(3) L'antiquité en offre plusieurs exemples (Reinach, *Manuel de philologie classique*, p. 344). En voici un, qui pour n'être pas emprunté à la mytho-

anciens des chiens sculptés, ornés d'une espèce de crinière comme des lions (1). Il y en a deux dans le musée *Pio-Clementino*, deux dans la galerie de Florence, un en Angleterre, publié et restauré par Cavaceppi et un autre au palais Chigi provenant des fouilles Laurentines (2). Ces chiens seraient des molosses. Or Cerbère a été très souvent représenté comme ces chiens : aussi Banier et après lui Rich affirment-ils que Cerbère était un chien du roi des Molosses. Selon Paléphate, les molosses descendraient de Cerbère (3). Cette explication est aussi facile que gratuite et n'a guère trouvé d'adhérents. D'ailleurs les représentations, auxquelles il est ici fait allusion, donnent toujours trois têtes à Cerbère ; sans doute, une seule de ces têtes est généralement achevée et les autres à peine indiquées ; mais cette anomalie peut provenir de la négligence des sculpteurs qui se sont rarement donné la peine de terminer les trois têtes de Cerbère. Il ne faut donc accorder aucune importance à l'hypothèse de Macrobe (4) qui voit dans les trois têtes de Cerbère une tête de lion, une tête de loup et une tête de chien.

Sur des vases peints et certains bas-reliefs où l'on a figuré le monde

logie, n'en sera que plus convaincant. Il nous est fourni par un excellent ouvrage qui vient de paraître et dont les amis de la science historique ont salué avec bonheur l'apparition longtemps désirée. D'après une légende thuringeoise, un comte de Gleichen, prisonnier d'un émir sarrasin, aurait été délivré par la fille de son vainqueur. Ils revinrent tous deux en Allemagne, où le pape Grégoire IX aurait permis au comte d'épouser sa libératrice, bien que sa femme fût encore en vie. Veut-on savoir maintenant ce qui a donné lieu à cette romanesque histoire ? Tout simplement une pierre tumulaire, sur laquelle était représenté un chevalier entre deux figures de femme : l'une de celles-ci portait une coiffure d'une forme singulière et parsemée d'étoiles. Cette coiffure a été aux yeux du peuple un indice manifeste de l'origine orientale de celle qui en a été parée et il ne lui en a pas fallu davantage pour réunir autour de cette donnée tout l'échafaudage de la légende. Le monument est très probablement celui d'un comte de Gleichen, mort en 1494, après avoir épousé successivement deux femmes bien entendu sans devenir bigame. » Voir *Les principes de la critique historique*, par le R. P. Charles De Smedt, bollandiste, pp. 188-191 et Döllinger, *Die Papst-Fabeln des Mittelalters*, p. 34.

(1) Visconti, *Musée Pio-Clementin*, p. 61. — A. Rich, *Dictionnaire des antiq. rom. et grecq.*, p. 138.

(2) *Raccolta d'antich. stat.*, pl. VI. — (3) *De Incred.*, 40. — (4) *Sat.*, I, 20.

souterrain, Cerbère apparaît sous la forme d'un de ces chiens de berger de la pire espèce, tels que la Grèce moderne en produit encore aujourd'hui au grand effroi des voyageurs qui en sont quelquefois victimes. Cependant Cerbère est presque toujours représenté avec trois têtes et parfois on lui donne une longue queue de serpent (1).

Au musée royal d'antiquités et d'armures de Bruxelles, dans les collections de M. de Meester de Ravestein, il y a plusieurs représentations de Cerbère. Sur une petite lecythus, on voit le monstre luttant avec Hercule. Il est déjà enchaîné, mais il résiste encore ; un des serpents dont il est hérissé se retourne vers le visage d'Hercule. Chose curieuse, les têtes, si libéralement attribuées à Cerbère par les poètes, se réduisent ici à deux (2). Une belle amphore de Cervetri, à figures noires d'un style archaïque sur fond rouge, montre encore Hercule avec Cerbère. Ici pas de serpents. Cerbère ressemble à un chien ordinaire, toutefois il est dicéphale. Il a le type du chien de garde. La lutte semble terminée, car le monstre n'oppose plus aucune résistance. Il précède tranquillement son vainqueur, on ne voit pas même de trace de chaîne (3). Enfin, sur une coupe, trouvée aux environs de Cumes et ornée de bas-reliefs, sont représentés les principaux travaux d'Hercule, entre autres l'enlèvement de Cerbère. Ici le chien des enfers a retrouvé ses trois têtes (4).

Qu'on veuille bien se rappeler que l'enlèvement de Cerbère par Hercule est un des principaux exploits du demi-dieu.

Pausanias discute longuement ce fait, que la tradition disait s'être accompli au promontoire de Ténare. Voici comment il s'exprime. « A cent cinquante stades de Tenthroné s'offrent le promontoire de Ténare et les ports Achilléen et Psamathus. Il y a sur le promontoire un temple en forme de grotte et devant ce temple une statue de Neptune. Quelques poètes grecs prétendent que c'est par l'ouverture de cet

(1) Preller, *Griechische Mythologie*, t. I, p. 501.

(2) N° 299 du Catalogue. Ce vase a beaucoup souffert. La partie inférieure du corps d'Hercule a disparu. On remarque la présence de Mercure.

(3) N° 300 du Catalogue. On voit encore un Cerbère dicéphale sur un vase italo-grec du musée de Naples. Gargiulo, *Musée de Naples*, t. IV, pl. 30.

(4) N° 514 du Catalogue. Voir sur cette coupe une dissertation de M. Klügmann, *Annales de l'Inst. de corr. arch.*, t. XXXVI, p. 304-323.

antre qu'Hercule ramena le chien des enfers (1), mais aucun chemin souterrain n'aboutit à cette grotte, et l'on aura peine à se persuader que les dieux aient une demeure souterraine, au lieu où les âmes se réunissent. Hécate de Milet a imaginé une hypothèse plus vraisemblable : il place sur le Ténare un serpent monstrueux, qu'on nommait *le chien des enfers*, parce que son venin était si subtil, que ceux qu'il mordait mouraient sur le champ. Hercule le conduisit à Eurysthée. Homère a dit le premier (2) qu'Hercule amena *le chien des enfers*, mais il ne lui donne point de nom et n'en décrit pas la forme, comme il le fait pour la *Chimère*. Les poètes des siècles suivants l'ont nommé *Cerbère*, lui ont donné trois têtes et en tout le reste la forme d'un chien ; cependant Homère, par ce nom de chien des enfers, a pu vouloir désigner un serpent, tout aussi bien qu'un animal domestique (3). »

Pausanias, on le voit, hasarde une explication du mythe. Pour lui, Cerbère est le serpent du Ténare. Homère, par une fiction poétique, aurait donné à ce terrible serpent le nom de *chien d'Hadès*, en sa qualité de gardien des lieux souterrains. La métaphore d'Homère a perdu plus tard son sens originel ; elle a été prise matériellement, et c'est ainsi que le serpent du Ténare est devenu le chien Cerbère. Nous verrons plus loin Euripide appeler *chien de Lerne* l'hydre ou dragon à plusieurs têtes détruit par Hercule.

Il est à remarquer que la fable de *Cerbère enchaîné par Hercule* a varié plusieurs fois de forme. Banier a nettement marqué les développements successifs de cette légende (4). La tradition rapporte que près du promontoire de Ténare un serpent ou dragon habitait dans une profonde caverne et de là ravageait le pays environnant. Hercule, sur l'ordre d'Eurysthée, alla combattre le serpent et l'emmena enchaîné au roi de Mycènes. Telle est la première forme de cet exploit d'Hercule. Mais sur ce thème fécond l'imagination du peuple va bientôt se donner libre carrière. La caverne du Ténare devient la porte de l'enfer ;

(1) Le poète latin Stace rapporte la même tradition dans la *Thébaïde*, liv. II, v. 32 et suiv.

(2) V. plus haut, p. 5.

(3) Pausanias, *Description de la Grèce*. Traduction de Clavier, t. II, p. 211.

(4) *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Bell. Lett.*, t. III, p. 6 ; t. VI, pp. 340, 478 ; t. XVIII, p. 7.

le serpent qui l'occupe est transformé en un gardien de la sombre demeure et assimilé à Cerbère. Voilà comment Alcide parvient, dans la pensée de ses admirateurs, à dompter le terrible monstre. Banier pousse trop loin ses conclusions quand il ajoute que *telle fut l'origine du mythe de Cerbère*. En réalité, cette origine remonte plus haut.

Cerbère, le dragon du Ténare, la Chimère, Orthros, Géryon et tous les monstres domptés par Hercule seraient les multiples et bizarres transformations d'une conception primitive unique, que nous retrouverons au fond de diverses personnifications dans l'ancienne religion des Aryas.

§ 3. — CERBÈRE CHEZ LES HINDOUS ET LES ÉRANIENS.

Dans l'enfer des Indiens, comme dans l'Hadès des Grecs, veillent deux chiens au poil sombre, aux yeux terribles : ils sont fils de *Saramā*. Cette chienne *Saramā*, c'est-à-dire le vent, qui semble hurler dans la tempête, est envoyée par Indra à la recherche des vaches dérobées par Vritra. Voilà pourquoi les deux chiens du Tartare hindou ont reçu le nom patronymique de *Sāraméyāu*. Ils sont préposés à la garde du chemin *pathirakshi*. Ils se promènent aussi parmi les hommes pour chercher ceux qui doivent mourir et les conduire auprès de Yama, le dieu des morts (1).

Chose curieuse, les rites funéraires des Indiens rapportent ici plus d'un trait des mythologies grecque et latine. Après avoir placé le mort sur une peau de vache ou de chèvre, on mettait dans ses mains les deux rognons de la victime qui avait été immolée. Le but de cette cérémonie se comprend aisément. Ces deux rognons ne pouvaient avoir d'autre destination que d'apaiser les chiens du dieu de la mort. Quand on n'avait pas d'animal à sacrifier, on remplaçait les rognons par deux boules de riz pétri, *pindāu*.

N'est-ce pas tout à fait le gâteau de miel des Grecs, *μελιτροῦττα μάζα* (2), qu'on donnait au mort pour adoucir Cerbère ?

D'après Adalbert Kuhn, l'un de ces animaux mystérieux serait le

(1) *Rig-Véda*, VIII, 6, 15, 16 et V. 4, 22.

(2) Voir le ScoliaSTE d'Aristophane ad *Lysist.*, v. 601 et *Æneid.*, VI, v. 420.

génie du sommeil, l'autre celui de la mort. Toutefois, antérieurement, ils auraient été assimilés à Indra et à Agni, deux des dieux suprêmes du panthéon védique. Certains autres passages les identifient avec les *Açvins* ou les Dioscures hindous, les deux crépuscules du matin et du soir (1).

Cette dernière conception est importante, parce qu'ici encore nous voyons percer les rapports du mythe avec les phénomènes solaires.

Le Rig-Véda nomme les deux chiens tantôt d'un nom commun, *çabalâu*, c'est-à-dire les *tachetés*, ou bien il appelle l'un *Çyâma* ou *Çyâva*, « le noir, le sombre ». Cette dernière dénomination se donne aussi à la nuit, et chose plus étrange aux chevaux du dieu solaire.

Quant à *çabala*, Wilford (2), Weber (3), Kuhn, Aufrecht (4), Benfey (5), Muir (6), Max Müller (7), Kaegi (8), Zimmer (9) n'hésitent pas à le comparer à *Κέρβερος*. Et Benfey surtout a tracé de main de maître les diverses transformations que ce mot a subies.

La forme védique *çabala* ou *çavala* se retrouve dans un dialecte dérivé de l'Inde, le prâcrit, sous la forme de *çabbala*. Or, cet idiome ne supporte pas la présence des deux lettres *rb* ; cette consonance est toujours assimilée en *bb*. On remonte ainsi à une forme *çarbala*, laquelle, il est vrai, n'existe pas dans le sanscrit, mais le Rig-Véda connaît le mot *çarvart* (10), qui suppose un masculin *çarvara*. Or de *çarbala* à *çarvara* la route est facile à tracer. Le *v* de *çavala* a reparu et la liquide *l* a été remplacée par *r*. Ce qui ne doit guère étonner, puisque le sanscrit emploie *çubara* pour *çabala*. Mais *çabara* conduit à *çarbara* par l'intermédiaire *çabbara*, comme *çabala* à *çarbala*.

(1) V. *Journal de Kuhn*, II, 315, et *Haupt's Zeitschrift für deutsche Alterthum*, VI, 125.

(2) *Asiatic Res.*, t. II, p. 403.

(3) *Indische Studien*, t. II, p. 295.

(4) *Indische Studien*, t. IV, p. 342.

(5) *Vedica und Linguistica*, pp. 149-163.

(6) *Sanskrit Texts*, t. V, pp. 294, 439.

(7) *Essays*, t. II, p. 162.

(8) *Der Rigveda*, p. 209.

(9) *Altindisches Leben*, p. 419.

(10) V, 52, 3.

Nous voilà donc ramenés à *Κέρβερος* par les procédés linguistiques. Max Müller et Weber arrivent au même résultat par des voies un peu différentes (1).

Inutile de prolonger cette digression philologique. Il suffit à notre but de reconnaître l'identité étymologique de Cerbère avec *Çabala*, un des chiens des enfers. Dans cette hypothèse, le Cerbère grec serait un héritage de l'époque primitive, une de ces croyances que les Aryas possédaient déjà aux temps où ils vivaient encore réunis sur les rives de l'Oxus et de l'Iaxarte.

Il est certain que cette identité de nom est au moins curieuse, et ce qui semble confirmer l'opinion de l'origine aryenne de Cerbère, c'est qu'un souvenir du même mythe a persisté chez les Éraniens. Là aussi, il est question d'un chien, gardien des morts, ou plutôt du pont *Çinvant* que les trépassés avaient à franchir avant de pouvoir jouir de la récompense méritée. Les Scandinaves avaient des traditions plus précises encore. L'enfer était défendu par un chien nommé *Garmr*. Comme Cerbère il aboie d'une manière terrible. Le mort, qui pendant sa vie avait donné du pain aux pauvres, retrouvait ce pain pour le jeter dans la gueule de *Garmr* (2).

Pour Adalbert Kuhn, l'épithète de *Sāraméyāu*, « fils de Saramā », donnée aux deux chiens de la mythologie hindoue, constituerait une donnée des plus importantes pour l'intelligence de la légende. Qu'est-ce en effet que *Saramā* ? C'est la chienne céleste qui aide Indra à retrouver les vaches retenues prisonnières par le serpent *Ahi* ou le nuage ténébreux, antagoniste de la lumière. Or Kuhn rapprochait le nom de Mercure, *Ἑρμείας* ou *Ἑρμῆς*, avec celui de *Sāraméya*. Ce rapprochement lui paraissait d'autant plus plausible qu'une des fonctions de Mercure, c'est de guider les âmes vers le trône de Pluton.

(1) M. E. Benoist (*Les Œuvres de Virgile*, t. I, p. 287), admet encore que Cerbère, *ὁ Κέρβερος*, veut dire l'anthropophage ou du moins le carnivore ; ce nom serait d'après lui dérivé de *κρέας*, chair et *ἐόρω* ou *βέρω*, d'où *βρώσχω*, dévorer. Cependant le savant éditeur de Virgile connaît les travaux des indianistes modernes, car il dit que le prototype de Cerbère paraît être un des chiens des enfers dans la mythologie hindoue.

(2) Mannhardt, *Götterwelt* etc., t. I, p. 320.

Tel est le sens des épithètes *ψυχοπομπός, ψυχαγωγός, νεκροπομπός*, dont il est souvent qualifié.

Cette identité probable de *Sáraméya*, c'est-à-dire du chien des enfers, avec Mercure, a fait supposer à Kuhn que *Κέρβερος* = *Çabala* = *Sáraméya* était primitivement un surnom de Mercure. Peu à peu ce surnom se serait détaché pour recevoir une existence indépendante. Cette conjecture serait fortifiée par le fait que les Grecs crurent reconnaître leur Mercure dans le dieu égyptien Thoth, à tête de chien. Comment, en effet, eussent-ils jamais songé à Mercure, en voyant cette divinité cynocéphale, si eux-mêmes ne s'étaient jadis représenté Hermès sous cette forme et avec ces attributs (1) ?

Malheureusement cette ingénieuse théorie n'est rien moins que prouvée. L'assimilation de *Ἑρμῆς* avec *Sáraméya*, qui en fait le fondement, a été démontrée fautive par Max Müller (2) et par Roscher (3).

Cependant la thèse de la provenance aryenne du mythe de Cerbère n'est pas du tout ébranlée, si cet argument spécieux vient à manquer. Il reste toujours le rapprochement très possible de *Κέρβερος* avec *Çabala*, il reste les attributions identiques des deux chiens infernaux dans l'eschatologie védique et la mythologie hellénique, et ces données paraissent suffisantes pour conclure à l'origine aryenne du mythe de Cerbère.

C'est aussi la conclusion à laquelle nous croyons devoir nous arrêter. Nous pensons que dès le temps de l'unité aryenne, c'est-à-dire lorsque nos ancêtres vivaient encore sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte, ils croyaient à un chien gardant la porte des enfers et défendant la proie de la mort. Ainsi s'explique la présence de Cerbère chez les Indiens, les Perses, les Grecs, les Latins, les Scandinaves.

Nous ne voulons pas nous exagérer la valeur de nos preuves ; et, il faut bien l'avouer, si la parenté étymologique de *Κέρβερος* avec le chien *Çabala* des Hindous venait à être infirmée, le système perdrait

(1) Roscher, *Hermes der Windgott*, p. 12.

(2) *Vorlesungen über d. Wisschen. d. sprache*, t. II, p. 495.

(3) Roscher, *Hermes der Windgott*, p. 100.

beaucoup de sa valeur. Les Éraniens ont singulièrement modifié la conception primitive, au point qu'on pourrait aisément la faire passer pour une croyance propre à leur religion. Pour les Grecs, il n'est pas impossible qu'ils aient emprunté certains traits aux Phéniciens ; quant aux Latins, ils ont certainement reçu des Grecs leurs idées sur Cerbère. C'est donc à titre de simple hypothèse probable, que l'on peut admettre cette théorie de l'origine aryenne de Cerbère. Car, comme nous le verrons bientôt, il se peut que, par l'intermédiaire des Phéniciens, les mythes de la Syrie et même ceux de l'Égypte aient exercé une certaine influence sur les croyances de la Grèce.

Abordons maintenant l'interprétation rationnelle du mythe de Cerbère.

II.

INTERPRÉTATION DU MYTHE DE CERBÈRE.

Au milieu des variations brodées sur le thème primitif et des greffes multiples qui dérobent aux regards la souche principale, l'étude des caractères principaux du personnage fabuleux nous aidera à interpréter le mythe de Cerbère. Il y a d'abord la nature *ophiienne* du monstre : ce trait quelquefois disparaît complètement, mais on en retrouve des vestiges dans les plus antiques descriptions, et il est demeuré surtout sensible dans le fait rapporté par Hésiode de la descendance de Cerbère des deux serpents Typhon et Échidna. Il y a, de plus, à prendre en considération le *double rapport* de Cerbère avec Hercule et avec tous les monstres dont le héros purgea la Grèce.

§ 1. CERBÈRE, LE SERPENT NÉBULEUX, FILS DE TYPHON OU DE L'ORAGE.

Banier, on l'a vu plus haut, ne doute pas que la forme primitive de Cerbère fût celle d'un immense serpent. Virgile parle de son cou de couleuvre, *colla colubris* ; Apollodore et plusieurs peintures céramiques lui donnent une *queue de dragon*. L'immense taille dont Hésiode dote si généreusement Cerbère semble devoir s'expliquer de la même manière. Ces proportions gigantesques sont à noter. D'ailleurs Cerbère est né de Typhon et d'Échidna. Nous avons déjà décrit *Échidna*, la nymphe au corps de serpent ; il nous faut insister sur *Typhon*, et nous rappeler l'adage : tel père, tel fils.

Typhon, à en croire Hésiode (1), porte sur ses épaules cent têtes de serpent ou de dragon. Chacune d'elles darde une langue noire. Cette description est conforme à celle d'Apollodore (2). « Il a deux mains, dont l'une s'étend jusqu'au couchant, l'autre jusqu'au levant. » Sur tous les monuments, Typhon est représenté comme *ophiomorphe* ou tout au moins comme *anguipède*. Il apparaît ainsi sur des monnaies de Séleucie du Calycadnos en Cilicie (3) et sur plusieurs vases peints décrits par Gerhard (4), Overbeck (5) et Heydemann (6). En outre, Strabon (7) et Eustathe (8) appellent Typhon du nom de Dracôn et d'Ophitès.

Typhon, comme on sait, est un des orgueilleux Titans qui osèrent entreprendre de renverser Zeus de l'Olympe étincelant. Quelques critiques modernes croient avoir découvert la réalité derrière le phénomène, et ils reconnaissent dans Typhon le nuage orageux, venant éclipser la lumière personnifiée par Zeus ou Dios (9). Hésiode l'avait déjà insinué et peut-être n'a-t-on pas assez remarqué ce passage. « Typhon, dit l'auteur de la *Théogonie*, est le plus terrible et le plus violent de tous les vents (10). » Et Homère, avant Hésiode, n'a-t-il pas appelé Typhon, le fléau des mortels (11) ?

(1) *Théogonie*, v. 834.

(2) *Bibl. myth.*, I, 6, 3.

(3) Eckhel, *Doctrina numm. vet.*, t. III, p. 66.

(4) *Ausgelesene Vasenbilder*, t. III, pl. CCXXXVII.

(5) *Griechische Kunstmythologie*, t. I, p. 394.

(6) *Zeus im Gigantenkampf*, p. 14.

(7) Strabon, XVI, p. 750.

(8) Eustathe ad Dionys., *Perieges.* v. 919.

(9) En effet, ce mot veut dire « le brillant, le lumineux » ; car il est apparenté avec la racine sanscrite *div*, « briller. »

(10) *Théog.* v. 308. « C'était Typhée, dieu terrible, aux bras indomptables, aux infatigables pieds. Sur ses épaules se dressaient cent têtes de serpents, d'affreux dragons, dont les gueules effroyables dardaient toutes de noires langues. Le feu brillait dans ses yeux, au-dessus de ses sourcils. De chacune de ses têtes partaient des regards enflammés ; de chacune sortaient des voix confuses, un incroyable mélange des sons les plus divers. Quelquefois il poussait des sifflements dont retentissaient les montagnes. » Trad. de M. Patin, *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 1872, p. 239.

(11) Hymne à Apollon Pythien, v. 128.

D'ailleurs, détail important, Typhon perd, chez les poètes de l'âge suivant, sa qualité de dieu ou d'être fabuleux. Il n'est plus le génie, la personnification de la tempête, il redevient la tempête elle-même. Ainsi pour Eschyle (1), Sophocle (2) et Aristophane (3), il n'est plus que le phénomène naturel que nous-mêmes nous connaissons sous le nom de *typhon*. Aristote (4) le définit « une trombe sans éclairs. » Pline (5) le décrit longuement dans son traité sur les vents et Aulu-Gelle (6) parle quelque part de ces terribles nuages qu'on nomme *typhons*. Les anciens attribuent donc un double sens au mot *typhon*. C'est ainsi par exemple que Socrate dit en plaisantant au commencement du Phèdre : « Que je rencontre quelque Typhon sauvage enveloppé de fumée. » Il y a un jeu de mot entre τυφῶνος et ἐπιτεθυμμένον, participe du verbe τυφῶ.

La nouvelle école mythologique a inféré de ces textes que, dans l'imagination des Grecs, Typhon représentait le vent d'orage, la nuée embrasée qui porte la tempête dans ses flancs et enfin plus spécialement la trombe, le fléau des navigateurs, selon Pline, qui non seulement brise les mâts dans sa puissante étreinte, mais emporte les navires tout entiers (7).

Cette théorie semble confirmée par le fait que dans toutes les mythologies aryennes, les phénomènes de la tempête ont été souvent personnifiés sous les traits du serpent. Faut-il rappeler *Ahi* chez les Hindous, et dans la théogonie germanique la lutte de Thunar (le dieu du tonnerre) contre le dragon ? Les Hellènes et les Italiotes auraient emporté de leur première patrie cette conception de famille. A la rigueur, la violence et la fréquence des orages qui se déchaînent sur les côtes occidentales de la Grèce pourraient suffire à expliquer la création d'un mythe, présidant à ces redoutables phénomènes atmosphériques. L'amiral Smyth a relaté quelques-uns des désastres maritimes demeu-

(1) *Ag.*, v. 658.

(2) *Antig.*, v. 417.

(3) *Lys.*, v. 974.

(4) *De mundo*, IV.

(5) *Hist. nat.*, II, 48.

(6) *Noct. attic*, XIX, 1.

(7) Pline, *pestis navigantium*.

rés célèbres dans ces régions (1). Dans le courant d'une seule année, ou plutôt pendant le seul mois de janvier 1812, l'*Aigle*, vaisseau de soixante-quatorze canons, perdit deux fois son grand mât ; une vingtaine d'hommes de l'équipage furent blessés ou tués et le navire reçut des avaries considérables. Stuart, qui fut témoin d'un de ces cataclysmes sur les côtes d'Épire, écrit que jamais il ne vit ni n'entendit rien d'aussi épouvantable. Le fracas des détonations électriques n'avait d'égal que l'horreur des flammes lancées par les nuages (2).

Mais en remontant le plus haut possible dans la mythologie grecque, et en se reportant au temps de la domination de Kronos, le Saturne de nos souvenirs classiques et le prédécesseur de Zeus dans la royauté de l'Olympe, on trouvera un prototype de Typhon dans *Ophioneus*. C'est le philosophe Phérécyde de Scyros qui a décrit la lutte de Kronos et d'Ophion, le serpent par excellence (ῥφις). On possède de cet écrivain des fragments de cosmogonie, qui, pour être très incomplets, ont une haute valeur, parce que Phérécyde, à ce qu'affirme Suidas (3), composa son livre d'après les écrits mystérieux des Phéniciens.

M. Lenormant a cru voir dans cette donnée du philosophe de Scyros une trace de l'origine immédiate du mythe de Typhon (4). En effet, Typhon est un nouvel *Ophioneus*, renouvelant contre Zeus la lutte de son ancêtre. Cette origine syro-phénicienne de Typhon semble d'abord assez étrange : mais on sait qu'il y a de nombreux points de contact entre les mythes aryens de la Grèce et les légendes syriennes. Il n'est pas toujours facile de décider de quel côté est venue l'influence primitive, l'invention première ou le développement postérieur de telle ou telle légende.

Homère, qui fait allusion au combat de Zeus et de Typhon, place la résidence du monstre chez les Araméens, ἐν Ἀρίμοις (5). Il en est de même d'Hésiode, et cette donnée persiste dans l'étrange confusion des poètes latins, qui ont réuni la proposition ἐν au mot suivant, pour faire

(1) *Mediterranean*, p. 305.

(2) *Géographie physique de l'Épire* dans le *Journal de la Société de géographie de Londres*, 1869.

(3) Au mot Φερεκύδης, voir aussi Villoison, *Anecdota græca*, t. I, p. 407.

(4) *Les Origines de l'histoire*, t. I, pp. 570 et suiv.

(5) *Iliad.*, II, 781 et suiv.

l'île d'*Inarime* (1). Les poètes postérieurs de la Grèce ont fixé ce séjour en Cilicie (2). En outre, M. Lenormant (3) nous apprend que le nom même de Typhon, Typhaon, Typhœus dérive d'un type sémitique *Tephon* ou *Tûphon*, forme araméenne, correspondant au phénicien *Cephûn*, que nous connaissons par la Bible (4).

(1) Virgile, *Æneid*, IX, 716 ; Ovide, *Metamorph.*, XIV, 89. — Les *Arimes* d'Homère ont donné lieu à de longues discussions entre les commentateurs. On a proposé de lire *Εἰναρίμοις* pour identifier ainsi le texte grec avec l'*Inarime* de l'Énéide. Dübner et Pierron pensent que cette île d'*Inarime*, aujourd'hui Ischia, n'a rien de commun avec les *Arimes* d'Homère. Mais pour M. Benoist, elle semble devoir le nom qu'elle porte chez les poètes latins aux vers d'Homère ; seulement Homère place le tombeau de Typhon en Cilicie, tandis que Pindare et Eschyle, suivis plus tard par Virgile et Ovide, firent de la Sicile et des îles volcaniques de l'Italie le théâtre de ces événements en y transportant les noms d'autres contrées. Cette dernière opinion est plus probable.

(2) Pindare, *Pyth.*, VIII, 21 ; Eschyle, *Prometh.*, v. 351.

(3) *Les Origines de l'histoire*, t. I, p. 571.

(4) Ceci ne s'accorde guère avec l'étymologie proposée par M. Bréal (*Hercule et Cacus*, pp. 105, 106.) D'après ce mythologue, la racine de Typhon serait *τύφω*, *τυφώω*, qui veut dire *faire de la fumée*. Le verbe *τύφω*, reportant l'aspiration sur la première consonne au futur, *θύψω*, il s'ensuit que *τύφω* est pour *θύπω* et de la même famille que les mots *θύς*, parfum ; *θυμός*, en latin *fumus*. Le verbe sanscrit, *dhûp*, faire de la fumée, et le substantif *dhûma*, fumée, complètent cette famille de mots. Nous sommes loin de ces temps où Vossius reconnaissait dans Typhon le roi Hog, dont il est parlé dans le Deutéronome, le dernier d'entre les géants, qui régnait sur le pays de Basan. (*De Theologia gentili et physiologia christiana*, t. I, p. 26).

§ 2. — CERBÈRE VAINCU PAR HERCULE, LE DIEU SOLAIRE.

Nous l'avons vu, Typhon est le père de Cerbère et de toute cette lignée de monstres mythologiques dont Hercule et d'autres héros purgèrent la terre : le chien *Orthros*, qui gardait les bœufs de Géryon, l'*Hydre de Lerne*, la *Chimère* vaincue par Bellérophon, le *Sphinx* humilié par Cadmus et enfin le *lion de Némée* dont Hercule revêtit la dépouille comme trophée de sa victoire. D'après les mythologues modernes, Hercule, Bellérophon, Cadmus, comme aussi Persée, seraient des transformations successives, à différentes époques ou peut-être en différentes parties de la Grèce, du principe lumineux représenté d'abord par Kronos et Zeus. Donnons la parole à M. Bréal. « Héraclès, Bellérophon, Persée, Cadmus sont de véritables dieux de seconde formation, renouvelant parmi les hommes les hauts faits que les divinités dont ils sont sortis accomplissent dans les espaces célestes. Il ne faut pas chercher des traditions historiques ou le souvenir de phénomènes locaux dans l'épisode de la Gorgone, de la Chimère ou du dragon de Béotie ; la ressemblance même de ces récits atteste leur origine commune. *C'est l'antique combat de Zeus qui recommence sur la terre*, et que chaque peuplade de la Grèce transforme à son gré, en en faisant honneur à son héros de prédilection (1). » Quant à Cerbère et à ses congénères, Orthros, l'hydre de Lerne, le lion de Némée, ce sont des types nouveaux personnifiant, comme Ophioneus et Typhon, la puissance nocturne, les ténèbres, les sombres nuages qui tendent à chasser la lumière et à lui ravir l'empire du ciel.

Hercule, ainsi que Typhon, a son analogue phénicien, Melkart, le dieu national de Tyr. M. Ernest Curtius (2) a indiqué l'époque de cette introduction du héros tyrien dans les croyances de l'antique Hellade. C'était vers 1100 avant Jésus-Christ, à l'époque de la grande colonisation tyrienne. D'après Curtius, les Phéniciens propagèrent en Grèce le culte de *Melkart*, le patron de leur cité, et c'est à Corinthe qu'on trouve les traces les plus évidentes de cette propagation. Sur l'isthme

(1) *Hercule et Cacus*, p. 68.

(2) *Histoire grecque*, par Ernest Curtius. Traduction de Bouché-Leclercq, t. I, pp. 64, 65.

s'était installé *Melikerte* qui, même réduit plus tard au rôle subalterne de génie marin, resta toujours le centre du culte local. Or le nom de *Melikerte* ne serait autre que celui de *Melkart*, accommodé par les Hellènes à leur prononciation. On rencontre aussi *Melkart* sous des noms analogues, comme *Makar*, *Makareus*, en Crète, à Rhodes, à Lesbos, en Eubée, mêlé tant bien que mal au cycle des légendes indigènes. Mais les principaux traits du héros tyrien ont fini par passer à Héraclès, qui fut adoré sous le nom de *Makar*, dans l'île de Thasos.

M. Clermont-Ganneau, le fondateur de la mythologie *oculaire* ou optique, croit aussi retrouver en Phénicie l'origine du Mythe de Cerbère. « La naissance de Cerbère, dit-il, dont la linguistique a proposé des solutions, peut s'expliquer de la manière la plus naturelle par nos petits monuments. » Il est surtout question des coupes phéniciennes, reproduisant certains sujets, où les Grecs essayèrent de retrouver les souvenirs de leur mythologie aryenne. Ainsi naquit, d'après M. Clermont-Ganneau, tout le cycle d'Hercule qui est un emprunt évident aux Égyptiens par l'intermédiaire de l'imagerie phénicienne. « Nous surprenons, ajoute-t-il, Cerbère (= Orthros dicéphale) jouant son rôle sur une de nos coupes à l'état de *deux chiens parfaitement distincts*. Les imagiers helléniques qui reproduisent cette scène vont souder les deux animaux ; la fable reuchérira encore et dotera l'animal fantastique d'une troisième tête qu'il n'a pas toujours dans l'art ancien grec (1). »

Que faut-il penser de cette interprétation ? Elle nous paraît insuffisante pour rendre compte de tous les éléments du mythe de Cerbère. Il n'est pas impossible que les coupes phéniciennes ont pu servir de modèle aux artistes de la Grèce, quand ils voulurent fixer les traits de la légende de Cerbère ; nous admettrons aussi sans peine que ces représentations plastiques ont pu ajouter quelques données au mythe ; mais il est moins vraisemblable, selon nous, que le personnage mythologique de Cerbère, parfaitement fixé par Hésiode, doive son origine unique aux explications tentées par les Grecs pour trouver un sens aux monuments incompris des peuples voisins.

La plupart des mythologues modernes ne font pas la part aussi

(1) *L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs*. — 1^{re} partie. *La coupe de Palestrina*, p. XXIII. — Paris, Leroux, 1882.

large à l'influence phénicienne. Pour eux la lutte d'Hercule contre les monstres, ou l'éternel combat des éléments de l'atmosphère, est une conception qui, pour avoir été modifiée, n'en reste pas moins essentiellement aryenne. Ils citent comme preuve cette donnée qui revient le plus fréquemment dans les vieux hymnes védiques, le combat d'Indra, le dieu du ciel lumineux, contre Ahi, le serpent, ou Vritra, personnification du nuage orangeux, qui s'allonge en rampant dans les airs.

Pour d'autres encore, et le nom de M. J. Darmesteter vient naturellement se placer ici sous la plume, le mazdéisme ou religion des Éraniens de la Perse aurait changé cette donnée naturaliste et l'aurait élevée au-dessus de la réalité purement physique pour l'appliquer à la lutte morale du bien et du mal (1).

On va même beaucoup plus loin, et l'on ose affirmer très gratuitement que le récit de la Genèse sur la chute originelle offre un rapport trop saisissant avec les croyances éraniennes pour qu'on puisse se refuser à y voir une infiltration du zoroastrisme, et l'on conclut sans aucune preuve que « Le mythe védique de Vritra, transformé et agrandi en celui d'Ahriman par les livres éraniens, entre par cette voie dans le christianisme (2). »

M. de Harlez a victorieusement combattu ces hypothèses inadmissibles (3).

Au point de vue scientifique, chacune des propositions de M. Bréal est une contre-vérité. Ni la Bible ni le christianisme n'ont rien emprunté à l'Avesta ; le contraire est avéré, et en honorant l'archange, vainqueur du dragon infernal, nos hommages ne s'adressent pas plus à Indra transformé, que le Vritra indien ne répond à l'Ahriman du mazdéisme.

M. Lenormant apprécie plus justement le mythe du serpent, qui se retrouve dans toutes les traditions de l'humanité. S'il ne lui paraît pas

(1) Darmesteter, *Ormuzd et Ahriman*. Les théories de cet auteur ont été parfaitement réfutées par M. de Harlez dans le *Journal asiatique*, 1879.

(2) Bréal, *Hercule et Cacus*, pp. 136-139.

(3) Voir *La Controverse*, t. II de 1881, pp. 716-736. *Les prétendues origines hindoues du christianisme*, par M. de Harlez.

impossible que l'aspect du nuage orageux qui s'allonge dans le ciel a pu fournir le premier germe de l'idée de faire du serpent l'image terrible de la puissance ennemie, il admet comme plus probable que, chez tous les peuples, cette conception a pu dériver de la scène racontée dans la Genèse et qui d'ailleurs, retraçant un des plus grands faits de l'histoire primitive, a dû être emportée par les nations dans toutes leurs migrations. L'idée du mal s'associant étroitement pour elles à l'idée des ténèbres, et l'ordre moral se reflétant dans l'ordre physique, le serpent en est venu à symboliser plus tard les luttes de la lumière contre les ténèbres, soit celles du nuage orageux, soit celles que le soleil combat dans son trajet nocturne et dont il triomphe en reparaisant à l'aurore. Mais nous ne suivrons plus M. Lenormant quand il écrit que « sa foi de chrétien n'éprouve aucune peine à admettre que le rédacteur inspiré de la Genèse a employé, pour raconter la chute du premier couple humain, une narration qui, chez les peup'es voisins, avait pris un caractère entièrement mythique, et que la forme du serpent qu'y revêt le tentateur a pu avoir pour point de départ un symbole essentiellement naturaliste (1). » S'il n'est pas absolument défendu, sous peine de sortir de l'orthodoxie, de considérer le chapitre III de la Genèse comme un récit figuratif, destiné à rendre sensible un fait de l'ordre purement moral, il est certain d'autre part que cette manière de voir « est contraire au sentiment universel des Pères et des théologiens et doit par conséquent être rejetée (2). »

On pourrait donc admettre, si on le veut absolument, que la séduction du serpent dans la Bible devint pour les Phéniciens le combat de *Cephun* contre Baal, et par cet intermédiaire, chez les Grecs, la lutte de Typhon contre Zeus. Mais nous pensons que le Baal phénicien se retrouve en Grèce plutôt dans la personne de Melkart, l'Hercule solaire, et que tous les monstres que celui-ci a eus à combattre procèdent, comme

(1) *Les Origines de l'histoire*, t. I, pp 99-106.

(2) Vigouroux, *Manuel biblique*, t. I, pp. 367-371. — Voir aussi Petavius, *De sex primorum mundi dierum opificio*, lib. II, c. v, n° 1. « L'opinion d'Origène (sur le caractère allégorique du récit de la chute), reprise plus tard par le cardinal Cajétan, quelque hardie qu'elle puisse paraître, est restée néanmoins à l'abri de toute censure ecclésiastique. » Freppel, *Origène*, t. II, p. 293.

nous l'avons dit, de la personnification de la lutte de la lumière avec l'orage, les ténèbres et la nuit.

Nous voilà, en apparence, bien loin du mythe de Cerbère ; mais au fond nous y touchons par la parenté de ces légendes avec celle de l'horrible fils de Typhon.

La sombre nuée apparaît dans chacune des représentations diverses du mythe. On l'aperçoit dans la fable d'*Orthros*, le frère de Cerbère. Préposé à la garde des bœufs de Géryon, il est tué par Hercule. Or Géryon, le Cacus de l'Italie, c'est-à-dire l'aveugle, le ténébreux, *Cæcus*, ou bien le méchant, *κακός*, c'était le représentant du principe mauvais ou de l'obscurité. Ainsi du moins l'entendaient les hellénistes de Rome, car le vrai nom de Cacus est *Cacius* ou mieux *Cæcius*. Et voici un rapprochement au moins singulier. Aristote, cité par Aulu-Gelle, parle d'un vent nommé Cæcias, qui a la propriété d'attirer à lui les nuages. « Ce vent, ajoute M. Reinach, est identique au brigand Cæcius, qui attire les bœufs de Jupiter (1). »

Mais *Orthros* est aussi le nom de l'aurore, du matin. *Orthros*, qui veille sur les bœufs de Géryon, c'est-à-dire sur les noirs nuages du crépuscule, devient donc l'auxiliaire des ténèbres, la dernière résistance dont triomphe le soleil, personnifié par Hercule, avant de verser sur le monde les flots de sa lumière. « Géryon, dit M. le baron de Witte, qui a étudié ce mythe d'une manière approfondie (2), Géryon est la personnification du temps, de la saison pluvieuse, de l'hiver, du brouillard qui s'élève de la surface de la terre, des vents déchainés, des orages qui grondent. Il est un emblème, comme la triple Hécate, des phases de la lune, de la foudre, des trois saisons. Son séjour près de la demeure des morts en fait un acolyte de Pluton ; ou bien encore il s'identifie complètement avec ce dieu, comme l'a judicieusement observé M. Jacobs (3). » Géryon paraît donc identique à Typhon, c'est

(1) S. Reinach, *Manuel de philologie classique*, p. 346.

(2) *Hercule et Géryon, explication d'un vase peint appartenant à M. le vicomte Léon de Laborde*. BULLETIN DE L'ACAD. ROY. DE BELGIQUE, t. VIII, 1841, pp. 437-450.

(3) *Bibl. der all. Litt. und Kunst, herausgegeben von Tychsen und Heeren*. Stück X, p. 51.

une variante du thème. Il n'est pas improbable que les anciens aient entrevu cette assimilation, et un texte inexpliqué d'Euripide semble donner quelque poids à cette conjecture.

Dans l'*Hercule furieux* (1), Alcide s'écrie : « Quels monstres n'ai-je pas tués ? Lions furieux, Typhons à trois corps, géants, quadrupèdes ! » Le *τρισωμάτων Τυφῶνας* a intrigué tous les commentateurs. C'est en effet la seule fois que Typhon a reçu cette épithète. Elmsleius (2) avait proposé de lire au lieu de *Τυφῶνας* le mot *Γηρύονας*. Et en effet l'appellation de *τρισωμάτων*, à trois corps, est la désignation classique de Géryon. Sans aller jusqu'à ce changement de texte, Visconti (3) ne fait pas difficulté de reconnaître Géryon dans les Typhons à trois corps auxquels Euripide fait ici allusion. Il est vrai que plus tard il hésite et propose de lire avec une virgule *τρισωμάτων, Τυφῶνας*. *Τρισωμάτων* désignerait tous les êtres monstrueux comme Cerbère, l'hydre de Lerne, Géryon, tous *τυφῶνας*, tous issus de la race de Typhon. Mais aucune édition n'a jamais porté cette virgule. En tout cas, l'assimilation est curieuse et permet de rapprocher Géryon de Typhon et de Cerbère dont nous connaissons si bien le caractère mythologique.

L'étymologie de Géryon, que Creutzer et M. le baron de Witte considèrent comme dérivé de *γῆρας*, vieillesse, ouvre de nouveaux horizons à l'interprétation. En effet, cette allusion se retrouve dans l'épithète consacrée d'*Ophioneus*, le précurseur de Typhon, dont nous avons parlé et qui est toujours qualifié de *γέρων*.

De même, le *qadmân* phénicien, qui dans les cosmogonies phéniciennes intervient dans les luttes de Çephûn = Typhon, est appelé par Clément d'Alexandrie *ὁ παλαιός* « l'ancien » (4). Le nom même de Géryon induirait donc à l'identifier avec Typhon. Il est certain que ces détails font assez bien ressortir l'unité de la conception primitive.

Ce ne sont pas les seuls rapports que nous avons à relever entre les monstres détruits par Hercule.

Euripide confond par deux fois l'hydre de Lerne avec Cerbère, ou du

(1) V. 1271.

(2) Ad Aristoph. *Ach.* 1082.

(3) *Musée Pie-Clementin*, t. II, p. 58.

(4) *Stromat.* VI, p. 278, éd. Sylburg.

moins il lui donne le nom de chien (1), *κύνα Λέρνας*. Ce texte confirmerait donc l'opinion de Pausanias et de Banier rapportée plus haut et qui prétend que Cerbère n'est autre chose que le serpent de Ténare. Il est vrai que Brodæus donne au passage d'Euripide un autre sens. D'après lui, le nom de chien serait imposé à l'hydre de Lerne à cause de sa grande férocité. A l'appui de son affirmation il cite l'exemple d'Antipater (2), qui appelle les abeilles des chiens, parce que leur morsure donne la mort. Cette analogie suffit à démontrer le peu de sérieux de cette explication. L'auteur remarque avec plus de justesse que l'hydre de Lerne, étant d'ailleurs de la race qui avait donné les deux chiens Orthros et Cerbère, méritait aussi de porter ce nom de chien.

Voilà, nous semble-t-il, des données suffisantes pour affirmer l'identité de tous les monstres vaincus par Hercule. Comme l'a fort bien dit M. Bréal, c'est, à la lettre, un même monstre qui renaît continuellement de lui-même. Les variantes s'expliquent ou bien par le développement naturel à tous les mythes ou par des légendes locales qui ont transformé le thème originel.

Il ne nous paraît pas impossible de tracer, hypothétiquement sans doute mais du moins avec quelque vraisemblance, les migrations du mythe primitif. De la Phénicie (3), d'où le personnage de Melkart-Hercule serait originaire et où il luttait contre Typhon, nous le voyons passer en Espagne, dans les colonies tyriennes de Gadès. Là se raconte le combat d'Hercule contre Géryon.

Typhon a déjà disparu, mais il reste une trace de son existence dans son fils, le chien Orthros, tué avec Géryon.

En Grèce, Hercule lutte tout à la fois avec Cerbère, avec la Chimère, le lion de Némée et le Sphinx.

La première de ces légendes, s'il faut en croire Pausanias, est plus particulière à la Laconie, la scène s'étant passée au promontoire de Ténare.

(1) V. 419 et v. 1278.

(2) *Anthologia*, p. 53. Éd. Stephanus.

(3) M. Sayce remonte plus haut encore que la Phénicie. Pour lui la légende de Géryon est d'origine chaldéenne ; ce serait l'épopée d'Izdubar transmise aux Phéniciens et par eux aux Grecs. *The Academy*, vol. XVIII, p. 3.

Dans la victoire sur la Chimère, le dieu solaire porte le nom de Bellérophon, c'est-à-dire, comme l'a démontré Max Müller, « le tueur du monstre velu (1) ». En effet, *Bellerophontes* serait pour *Ellerophontes* ; or ἔλληρα, en sanscrit *varvara*, en latin *vellus*, *velleris*, signifie « laine, fourrure, toison. » Le *Belleros*, tué par Bellérophon, serait un *monstrum villosum*, comme du reste l'étaient la Gorgone, *villosa guttura monstri Medusæ* (2) et Cacus, *villosaque setis pectora semiferi* (3). Par une coïncidence assez singulière, le poète Lucain donne à Cerbère la même épithète *villosaque colla colubris Cerberus excutens*.

Le Sphinx de Thèbes est encore une variante du principe ténébreux, et OEdipe qui en triomphe est un descendant du phénicien Cadmus. Or Cadmus, primitivement *Qadmān* à Tyr, est un auxiliaire de Zeus dans sa lutte contre Typhon. Plus tard, OEdipe, un de ses descendants, a repris pour son compte les rivalités paternelles contre un des fils de Typhon (4).

Mais on se demandera peut-être comment les Aryas eux-mêmes ou tout au moins leurs descendants arrivèrent à cette croyance singulière de faire garder le royaume des ombres par une divinité cynocéphale ? Essayons de répondre à cette question.

Nous remarquons que le chien des enfers, Çabala le prototype de Cerbère, dans les chants sacrés des Hindous, dérive d'un mythe plus ancien. Car il descend de la chienne *Saramā*, qui intervient dans les luttes d'Indra, la lumière, avec *Ahi* ou *Vritra*, les ténèbres. Ceci nous met sur la trace de l'origine même du mythe. Les Aryas avaient divinisé la lutte des éléments, ou plutôt, adorateurs de la nature, invoquant le soleil pour sa lumière et craignant pour lui les ténèbres, les nuages qui le cachaient à leurs yeux, ils en vinrent à figurer ces deux activités, la lumière et l'ombre, sous les traits de personnages anthropomorphiques ou autres. Puis vinrent les poètes et leurs métaphores ; le mythe succéda désormais au culte de la nature, et c'est alors que Cerbère est devenu une divinité des enfers.

(1) *Essays*, t. II, pp. 153 et suiv.

(2) Ovide, *Métamorph.* X, 21.

(3) Virgile, *Æn.* VIII, 266.

(4) Cfr. M. Bréal, *Le mythe d'Œdipe* et Comparetti, *Edipo e la mitologia comparata*.

Le mythe de *Vritra* se compliqua de tous les accessoires dont l'imagination des aèdes l'embellit successivement. Alors naquit l'idée de la chienne Saramâ, associée à Indra dans ses combats contre Ahi. Plus tard les rôles changent, la chienne ou mieux *Çabala* se met au service de *Vritra*, se confond avec le principe ténébreux et finit par devenir très naturellement un des génies du monde infernal, lorsque les poètes védiques voulurent préciser leurs idées sur le lieu où les méchants étaient châtiés. Le premier de ces coupables fut *Vritra*, et *Çabala* fut relégué avec lui au plus profond des enfers. Le chien *Orthros* des Grecs, qui défend les bœufs de Géryon, reproduit la première phase du mythe : la lutte de l'ombre, *Vritra*, avec la lumière. Son nom est d'ailleurs analogue à celui de *Vritra*. Le *v* sanscrit est représenté par l'esprit doux ; quant à l'aspiration du *θ*, elle est due au voisinage de la lettre *r*, comme dans *ελεθρος*, *βαραθρον*, *αρθρον*. D'ailleurs le zend a *Verethra*(1). Quant à Cerbère, il représente plutôt la seconde phase du mythe hindou, le chien de la tempête partage le châtiment de *Vritra* jeté dans les enfers.

Il resterait maintenant à expliquer comment la conception primitive a subi successivement en Grèce les changements que nous avons déjà étudiés.

Emportée par les Pélasges du berceau commun de leur race et gardant toujours sa double signification de divinité infernale et de génie d'un phénomène atmosphérique, elle fut plus tard, en Asie-Mineure, modifiée, surtout dans cette dernière signification, par l'influence phénicienne et assimilée de nouveau aux mythes qui personnifient la lutte du principe lumineux contre les ténèbres. Chez les Grecs, Cerbère rappelle *Çabala*, le fils de Saramâ, le chien des enfers et comme Saramâ, il a trait, en vertu de sa descendance de Typhon et de sa défaite par Hercule, aux légendes personnifiant les phénomènes de l'air, du vent, de l'orage. Chez les Latins, au contraire, le souvenir de son caractère infernal persiste davantage et presque seul.

Homère ne connaît que la légende de Cerbère enchaîné par Hercule,

(1) Le Dr Spiegel (*Beiträge* de Kuhn, t. VI, p. 391) nie cette dérivation. Il déclare se rallier aux idées du Pott (*Etymologische Forschungen*, II^e, 1, p. 747). Pott voit dans *Orthros* un adjectif, qui aurait le sens de *matulinus*, matinal, sans le moindre rapport avec le sanscrit *Vritra*.

c'est-à-dire le côté purement matériel du mythe. Hésiode, en insistant avec tant de soin sur la généalogie de Cerbère, et par le rapport qu'il établit entre lui et les autres monstres dont Hercule purgea la Grèce, touche, d'une manière inconsciente peut-être, mais très réelle, aux origines mêmes du mythe.

« Remarquons, dit M. Bréal, comment la poésie grecque en touchant de sa baguette magique ces sombres visions a su les transformer et les purifier. A la fois inventive et fidèle, la Grèce n'a pas oublié le chien *Çarvara* : mais elle l'a relégué au plus profond du Tartare... Pendant que les Hindous et les Perses amènent un chien au lit des mourants, pour qu'il les escorte dans le noir séjour, les Grecs ont confié la conduite des âmes à la figure ailée et souriante d'Hermès psychopompe, chantée par les poètes, immortalisée par les sculpteurs. »

Telle est l'histoire du mythe de Cerbère et de ses destinées dans la mythologie grecque et romaine. Il ne devait pas mourir avec les cultes de Rome et de la Grèce, ou, s'il mourut, ce fut pour renaître dans l'immortelle épopée du Dante. A la porte de cet enfer, où on laisse toute espérance, veille encore

*Cerbero, fera crudele e diversa,
 Con tre gola caninamente latra
 Sovra la gente, che quivi è sommersa* (1).

C'est toujours le classique Cerbère, la bête cruelle, et l'on peut dans l'épithète *diversa* reconnaître encore l'antique *Çabala*, le tacheté, des poètes védiques ; les trois têtes y sont, *con tre gola*, et les hurlements effroyables de Cerbère n'ont pas cessé de retentir dans la sombre demeure.

(1) *L'Inferno*, ch. VI.



